Hambourg (Allemagne) : Elle travaille dans un centre de migrants, elle n’en peut plus

19/01/2016 à 12h09

“Je n’en peux plus” Une habitante de Hambourg travaille dans un centre d’accueil des migrants nouvellement arrivés. Cette trentenaire raconte à quoi ressemble son quotidien et pourquoi elle envisage maintenant la démission. La crise des réfugiés ne cesse de s’aggraver. Dans les centres d’hébergement de Hambourg, la situation est aussi extrêmement difficile ; dans le “Welt am Sonntag” une employée anonyme raconte son quotidien. –

“Depuis l’automne 2015, je travaille en CDI à temps plein dans un centre d’accueil pour les réfugiés qui viennent d’arriver. J’avais présenté ma candidature à ce poste volontairement, cela correspondait exactement à ce que je souhaitais faire. Lorsque j’ai reçu la proposition d’embauche dans ma boîte aux lettres, j’étais folle de joie ; j’allais enfin pouvoir réaliser quelque chose de concret pour les réfugiés, et non plus les soutenir seulement théoriquement. En conséquence, je me suis présentée dans les meilleures dispositions pour mon premier jour de travail dans le centre d’accueil ; j’étais évidemment excitée, c’est sûr, on l’est toujours pour le premier jour dans un nouvel emploi, mais cela m’a réellement bien plu. Mes collègues s’investissaient dans leur travail et étaient sympas, je n’avais certes encore aucun contact avec les réfugiés, mais je les ai accueillis avec beaucoup d’enthousiasme dans la région et je les trouvais tous formidables. “Cela va être vraiment super ici”, me disais-je. Dans les jours qui suivirent, je me suis investie avec une motivation sans faille dans le travail. Il s’articulait autour

des jusqu'à 1500 réfugiés, qui étaient logés ici. J'étais chargée de leur accompagnement social, je devenais l'interlocuteur des réfugiés pour tous leurs problèmes sociaux, je devais les aider dans leurs démarches de demande d'asile ou leur fixer des rendez-vous chez le médecin s'ils en avaient besoin. Ma foi, les premiers réfugiés vinrent alors dans mon bureau, dans lequel je voulais organiser l'accompagnement social – et des les premières rencontres je remarquai que ma représentation très positive et idéaliste de ces personnes et de leur comportement était clairement différente de la réalité. Évidemment, il ne faut pas généraliser à l'ensemble des réfugiés, beaucoup d'entre eux sont très amicaux, très reconnaissants, très désireux de s'intégrer, très heureux d'être ici.

Mais pour être honnête, la coopération avec 90% de ceux que je rencontre est plutôt désagréable et malheureusement différente de ce que je m'étais imaginée auparavant. Premièrement, beaucoup d'entre eux sont extrêmement exigeants. Ils viennent me voir et exigent que je leur procure sans délai un appartement, une belle voiture et également si possible un bon travail, parce que je dois faire cela, c'est bien pour cela que je suis assise ici et qu'ils sont venus se présenter ici. Si je rejette leurs demandes et que j'essaie plutôt de leur expliquer que cela ne peut pas fonctionner ainsi, ils haussent alors souvent le ton ou deviennent parfois réellement agressifs. Dernièrement, un Afghan a menacé de se suicider. Et quelques Syriens et un groupe d'Afghans ont expliqué qu'ils allaient entamer une grève de la faim jusqu'à ce que je les aide à changer d'endroit. Une fois ils ont vraiment hurlé sur une de mes collègues d'origine arabe "Nous allons te décapiter". En raison de ce genre de choses, les policiers étaient présents auprès de nous plusieurs fois par semaine. Deuxièmement, ils font souvent des déclarations très peu fiables. Ils viennent me voir avec leurs papiers et me racontent alors une histoire qui n'est absolument pas vraisemblable. Mais ils s'y accrochent et je ne peux être sûre

de moi qu'après avoir discuté de leur situation avec mes collègues, qui me disent souvent que la personne s'est déjà présentée chez eux la veille et a raconté son histoire différemment. Par exemple, un habitant est venu me rencontrer avec son arrêté d'expulsion, pour me demander ce qui allait maintenant se passer. Je lui ai expliqué et il est parti. Peu après, il s'est rendu chez ma collègue et lui a présenté de tous nouveaux papiers d'identité, sous un autre nom, et il prétendait être cette personne avec cet autre nom. Il ne pouvait ainsi plus être identifié, mais simplement transféré vers un autre camp. Troisièmement, ils n'honorent que rarement leurs engagements.

Comme je vous l'ai dit, je fixe aussi les rendez-vous des réfugiés chez les médecins. Ils doivent tous réaliser un examen complet, incluant des radios, un vaccin et un check-up complet. Mais beaucoup d'entre eux veulent aussi aller voir d'autres médecins, en particulier un dentiste ou un orthopédiste. Je leur fixe alors des rendez-vous, mais quand le rendez-vous arrive, ils ne se présentent pas. Cela arrive si fréquemment que les médecins nous ont maintenant prié de ne plus prendre autant de rendez-vous – mais comment devrais-je m'y prendre? Je ne peux pas refuser de fixer un rendez-vous simplement parce que je pense que le demandeur pourrait ne pas s'y présenter. Et quatrièmement, le plus grave à mes yeux : certains réfugiés se comportent de façon inadmissible envers nous, les femmes. Il est bien connu que 65%, ou peut-être même 70% selon moi, de ceux qui se présentent à nous sont avant tout des hommes seuls. Tous sont jeunes, seulement âgés d'une vingtaine d'années, 25 ans au maximum. Une partie d'entre eux n'accorde absolument aucune importance aux femmes. Ils acceptent notre présence, ils n'ont pas d'autre choix, mais ils ne nous prennent pas du tout au sérieux. En tant que femme, lorsque je veux leur dire quelque chose ou leur donner une consigne, ils m'écoutent à peine, rejettent ce que je leur dis parce que cela leur semble sans importance, et préfèrent se tourner vers un de mes collègues masculins. Ils n'ont pour

nous, les femmes, souvent que des regards dédaigneux – ou même insistants. Ils sifflent l'une d'entre nous ostensiblement, crient quelque chose dans une langue étrangère que la plupart de mes collègues et moi ne comprenons pas, ils rient. C'est vraiment très déplaisant. Il est même arrivé qu'ils photographient quelqu'un avec un smartphone. Aussi facilement que cela, sans demander d'autorisation, même si l'on protestait. Récemment je suis monté dans un escalier assez raide. Certains hommes m'ont suivi, ont monté les marches derrière moi et ont passé leur temps à rire et, je suppose, à parler de moi et à m'interpeller. Des collègues féminines m'ont raconté qu'il leur est déjà arrivé des choses similaires. Elles ont en revanche dit que nous ne pouvons rien y faire. Que cela fait partie de notre travail. Cela se produit si souvent, si à chaque fois on voulait faire un signalement, le centre serait beaucoup moins rempli.

Alors ignorez cela et essayez d'éviter que cela vous arrive à nouveau – c'est ce que j'ai finalement aussi fait. J'ai marché en regardant droit devant moi quand ils me sifflaient par derrière ou m'interpellaient. Je n'ai rien dit et je n'ai rien laissé paraître, pour ne pas les encourager, pour éviter de leur donner le sentiment qu'ils me blessaient ou qu'ils avaient de l'influence sur moi. Cela n'a rien changé ; pour être honnête c'est même devenu pire, notamment dans les dernières semaines lorsque de plus en plus d'hommes d'Afrique du Nord, du Maroc, de Tunisie ou de Libye sont venus dans le centre. Ceux-là étaient encore plus agressifs. Je ne pouvais plus faire semblant d'ignorer la situation, alors j'ai réagi. Pour ne plus continuer à m'exposer. Concrètement, j'ai commencé à m'habiller différemment. Je suis quelqu'un qui aime porter des vêtements près du corps, mais plus maintenant. Je ne porte plus que des pantalons larges et des hauts sans décolleté. J'avais de toute façon peu l'habitude de me maquiller, juste un peu de mascara de temps en temps. Je n'ai pas modifié que mon apparence extérieure, pour me protéger de ce harcèlement. Je me comporte également différemment. J'évite

par exemple de me rendre dans des zones du centre dans lesquelles des hommes seuls se trouvent souvent. Et si je dois quand même m'y rendre, alors j'essaie d'y passer très rapidement et je ne souris à personne, afin que cela ne soit pas mal interprété. Mais la plupart du temps, meme toute la journée si possible, je reste dans mon petit bureau.

Et je ne vais plus au travail ou à la maison en métro, parce que récemment une collègue a été suivie par quelques-uns des jeunes hommes du centre jusqu'à la station de métro et a même été importunée dans le métro. Je préfère m'épargner cela, c'est pourquoi je viens en voiture. Je sais que cela est difficile à entendre : s'habiller autrement, éviter certains endroits et ne se déplacer qu'en voiture. Moi-même je trouve affreux de faire tout cela et de considérer que c'est nécessaire. Mais que dois-je faire, quelle serait l'alternative? Continuer à être fixée du regard ou à subir du rentre-dedans, ce n'est pas possible. Je ne m'attends pas beaucoup d'aide des autorités. Ni à ce sujet, ni concernant les autres problèmes que nous connaissons ici, ni de la part des autorités locales, ni de la part des représentants du ministère des migrations et des réfugiés. Quand on appelle l'un d'entre eux, très souvent plus personne ne prend la peine de décrocher. La démission est la seule solution qu'il me reste encore. Pourtant je l'avais toujours exclue jusqu'à présent ; j'aie précise beaucoup mes collègues et aussi les enfants réfugiés. Et j'étais si convaincue par ce travail auparavant, il est très difficile d'admettre que la réalité est quelque peu différente de ce que l'on avait imaginé. Et démissionner reviendrait évidemment à admettre cela. Maintenant j'y songe tout de même concrètement. Beaucoup de collègues, hommes et femmes, veulent aussi démissionner. Parce qu'ils n'en peuvent plus, parce qu'ils ne veulent plus observer à quel point les choses vont mal sans rien pouvoir y faire. Et pour être honnête : moi non plus, je n'en peux plus."

(…) Die Welt

(Merci à Aurélien pour la traduction)